

L'EXPANSION DES AGRICULTEURS DANS LE DOMAINE DES ELEVEURS DU

PLATEAU RIO-GRANDENSE \*

par R. PEBAYLE

Par cette étude, on a voulu confirmer l'expansion des agriculteurs dans le campo du plateau Rio-Grandense et, surtout, connaître les processus d'implantation des granjeiros. A ce dernier point de vue, il nous a paru fondamental de structurer l'étude de cette nouvelle société rurale en quatre thèmes :

1 - Les origines des granjeiros, aux points de vue géographique, social et économique.

2 - Le "pioneirismo" qui a présidé à leur implantation (pioneirismo entendu au sens d'aventure toujours risquée qui est une des caractéristiques de l'occupation pionnière des sols au Brésil).

3 - L'importance des changements réalisés : les granjeiros en sont-ils restés à des techniques "extractives" ou bien ont-ils adopté des systèmes de culture de vrais fermiers ?

4 - Le degré actuel d'implantation des granjeiros : lancent-ils les bases d'une nouvelle société rurale dans un milieu d'éleveurs traditionnels ou bien sont-ils encore trop fragiles et trop instables pour réaliser une vraie mutation rurale ? Le questionnaire annexe était destiné à éclairer ces divers thèmes.

Nous l'avons élaboré après avoir parcouru toute la région, et y avoir réalisé une cinquantaine d'enquêtes orientées, précisément, vers l'étude des changements actuels de la société rurale du plateau rio-grandense. Nous avons choisi de l'appliquer en quatre municipes très différents :

---

\* Nous reproduisons ici le texte de l'auteur

- Cruz Alta : municipe où les premières tentatives de culture en terre de campo datent de l'immédiat après-guerre et où les "granjeiros" sont nombreux.

- Carazinho : où l'évolution est un peu moins avancée, bien que les débuts de l'agriculture y soient également assez anciens.

- Giruá : où les premières tentatives d'agriculture datent des années 50 et ont été réalisés surtout par des éléments locaux.

- São Luiz Gonzaga : où les changements sont un peu plus récents encore et ont été le fait de granjeiros venus d'autres municipes à la recherche de terres neuves.

L'échantillonnage a porté sur la liste des granjeiros qui avaient cultivé plus de 30 hectares de blé en 1966 et a été conçu pour une erreur calculée de 5 %. On a distingué cinq catégories d'exploitation (moins de 75 hectares ; de 75 à 150 ha ; de 150 à 250 ha ; de 250 à 350 ha ; plus de 350 ha). Pour le calcul de la variance, on a considéré les quantités d'engrais utilisés à l'hectare cultivé.

Ces questionnaires ont été distribués par les représentants locaux de l'Institut Brésilien de Géographie et Statistique, solution que nous avons préférée à celle qui aurait consisté à les appliquer nous-mêmes. Car, en théorie, ces granjeiros qui travaillent massivement avec les aides financières de la Banque du Brésil ne se risqueraient pas à faire des déclarations fausses à une Institution officielle, ce qui dans leur esprit, pourrait entraîner des sanctions sous la forme d'une coupure des crédits. Dans le cas contraire, les petits mensonges nuisent considérablement aux résultats des enquêtes.

Les résultats obtenus ont pourtant été quantitativement insuffisants puisque deux municipes, Cruz Alta et Carazinho, ont très peu répondu aux questionnaires. Cela ne surprend guère si l'on considère que ces deux circonscriptions groupent précisément le plus grand nombre de granjeiros très gros exploitants craignant la réforme agraire. Par contre, Giruá et São Luiz Gonzaga où les transformations sont plus récentes et les propriétés relativement plus petites, ont donné des résultats satisfaisants.

On verra d'abord les résultats du sondage de Giruá ; puis, par comparaison, l'originalité du municipe pionnier de São Luiz Gonzaga apparaître très vite.

#### Premier thème : origine des fermiers :

Les granjeiros sont, en majorité (au moins 60 %) des descendants de colons, allemands surtout. Ils avaient presque tous (90%) pratiqué déjà l'agriculture, en

terres de forêt pour la plupart, avant de se lancer dans la grande culture mécanisée. Pour 70 % d'entre eux, l'agriculture était déjà une tradition familiale si l'on en juge par la profession des parents. D'éleveur, on en compte à peine un sur 30. A l'époque de leurs premières tentatives d'agriculture dans le campo, 47 % des granjeiros étaient encore des agriculteurs en terres de forêt, 27 % étaient commerçants, 7 % artisans et 3 % ouvriers agricoles.

Ces granjeiros sont, dans une proportion de 75 % originaires de Giruá et des municipes voisins. Il est remarquable que tous ces municipes possèdent une partie de forêt et une autre de campo. Ainsi, ce dernier était, pour les nouveaux agriculteurs, un terroir connu, sinon déjà expérimenté.

Donc, première constatation d'importance : ce sont bien des agriculteurs ou des descendants d'agriculteurs, et non des éleveurs, qui, débordant des limites originelles des colonies forestières, se sont installés dans le campo. Par rapport aux régions plus centrales où l'agriculture est plus ancienne, on voit que la proportion des non-agriculteurs est relativement faible. A Cruz Alta et Passo Fundo, les commerçants et titulaires de professions libérales ont été, au contraire, les pionniers de l'agriculture. Mais, là encore, il semble bien que la plupart étaient d'extraction paysanne.

Pour se lancer dans une telle entreprise, il fallait être jeune. C'est ce que montre effectivement le dépouillement des questionnaires : à l'époque de leurs débuts de grands fermiers céréaliculteurs, 70 % de ces hommes avaient moins de 39 ans. L'âge moyen était de 31 ans. Actuellement, il est de 45 ans.

Il fallait aussi que ces fermiers fussent en mesure d'apprécier les avantages financiers offerts par le Gouvernement brésilien. Il leur fallait également ne pas avoir peur des crédits à long terme et comprendre les avantages et inconvénients d'une gestion d'exploitation moderne. Etre jeune ne suffisait donc pas, car, à priori, un minimum d'instruction et d'ouverture était également requis. On vérifie effectivement que ces fermiers se sont recrutés parmi la population alphabétisée (10 % seulement d'analphabètes et moyenne de 4 années d'études) et ayant une solide connaissance du monde non paysan.

Il est remarquable, à cet égard, que 80 % des granjeiros actuels avaient déjà séjourné en ville avant leur mutation professionnelle. 73 % y avaient même habité plus de 10 ans. Ces séjours les ont assurément familiarisés avec une élémentaire connaissance des techniques commerciales et bancaires. Cette observation rejoint curieusement celle que nous avons pu faire, en 1969, dans la région de Brasilia, où au terme d'une enquête du même genre, nous avons pu vérifier que des rapports assez

nets existaient entre l'adoption de nouveaux systèmes de culture, d'une part, et une connaissance de la vie urbaine, d'autre part.

Au total, à Giruá, les fermiers des coxilhas sont, en général, par leurs origines, des agriculteurs ou des descendants d'agriculteurs ; mais par rapport aux colons isolés des forêts du Rio Grande de Sul, ils apparaissent plus jeunes, plus instruits et plus familiers de la ville.

Enfin, la localisation géographique de leurs lieux de naissance et de leurs professions antérieures, permet de conclure que tous connaissent ce nouveau type de terroir réputé, par tradition, hostile aux cultures : le campo.

### Second thème : le pioneirismo de l'installation :

A Giruá, les fermiers du campo n'étaient certes pas de véritables pionniers de la culture du blé, ce rôle ayant été tenu, comme on l'a vu, dans la région du centre du plateau rio-grandense, par des habitants de Cruz Alta et de Passo Fundo. Mais, on peut se demander si leur installation dans ce nouveau terroir s'est faite prudemment ou bien à la manière toujours risquée qui caractérise la mentalité pionnière au Brésil.

La première année des cultures, 70 % des granjeiros étaient des fermiers sur des terres appartenant à des éleveurs. Ils payaient la location de la terre surtout en argent (arrendatarios), parfois sous la forme d'un pourcentage sur les récoltes (parceiros). La moyenne des superficies cultivées était de 106 hectares ! 20 % seulement de ces fermiers ont débuté sur moins de 25 hectares, tandis que 53% ont choisi de cultiver plus de 75 hectares dès leurs premiers essais.

Les risques d'une telle entreprise n'étaient pas négligeables si l'on considère que près de 90 % des fermiers ont planté seulement du blé lors de la première année de leur implantation. Le soja, principale culture d'été, n'a été, en effet, adoptée que plusieurs années après<sup>par</sup> la majorité des agriculteurs. Ceux-ci, par ailleurs, n'avaient fertilisé les terres de campo que dans une proportion de 40 %. Quant à la pratique du chaulage, elle était simplement ignorée.

Pour ajouter encore au risque de l'entreprise, 53 % de ces fermiers ont eu, dès leurs débuts, recours au crédit de la Banque du Brésil ; 23 % y ont fait appel moins de 5 ans après leur installation. Le questionnaire donne d'ailleurs une indication sur l'utilisation de ces crédits qui furent destinés surtout à l'achat de tracteurs.

Pour obtenir ces prêts, il fallait naturellement pouvoir offrir des garanties que ces fermiers n'avaient par toujours ! En effet, la moitié d'entre eux déclarent qu'ils ne possédaient aucun bien immobilier lors de leurs débuts d'agriculteurs de campo. Parmi ceux qui étaient propriétaires, 10 % avaient des biens à la ville, 13,3 % étaient propriétaires à la fois à la ville proche et à la campagne. La majorité de ces granjeiros propriétaires ont offert leurs biens immobiliers en garantie des crédits bancaires sollicités. Pour ceux qui ne possédaient pas d'immeubles, la solution a consisté à hypothéquer l'outillage agricole ou les bêtes.

Les biens des ascendants ont été aussi mis à contribution. Enfin, la solution de l'avaliste a été utilisée par ceux qui se lançaient sans rien.

Plus sociologique peut-être, mais non moins fondamentale pour l'explication des phénomènes qui nous intéressent, l'idée que ces néo-fermiers se faisaient de la rentabilité d'une grande exploitation mécanisée de céréaliculture était assez vague : 43 % déclarent actuellement qu'ils n'avaient aucune idée des rendements financiers d'une telle entreprise à la veille de leurs premiers essais. Cette idée, les granjeiros l'avaient alors acquise ou l'ont acquise ensuite de la manière suivante :

- 1 - Une seule source : 43 %
  - . Observation ou expérience personnelle : 27 %
  - . Conversation avec un spécialiste : 10 %
  - . Conversation avec voisins : 6,6 %
- 2 - Plusieurs sources : 57 %, parmi lesquelles :
  - . Conversation avec agronome combinée avec d'autres sources : 43 %
  - . Lecture de revues ou de journaux spécialisé combinés avec autres sources : 40 %

La fragilité de ces sources peut surprendre. Pour apprécier valablement ces résultats, il faudrait cependant pouvoir les comparer avec ceux d'une enquête similaire menée auprès des vrais pionniers de la culture en terre de campo.

Il est vraisemblable qu'ils n'apparaîtraient alors nullement négligeables, car plus de la moitié des premiers granjeiros de Cruz Alta n'avait certainement pas pris l'avis d'un ingénieur agronome avant de se lancer dans la grande culture mécanisée.

Au total, il y a eu certainement, à Giruá, beaucoup de risque et d'aventure pionnière lors de la première phase d'occupation des sols par les granjeiros. Il eût suffi d'une ou deux mauvaises récoltes pour ruiner la plupart des fermiers.

Ceux-ci, toutefois, comparés aux véritables précurseurs, n'étaient pas totalement les aventuriers d'un eldorado agricole.

Troisième thème : l'importance des changements réalisés :

Aujourd'hui, ces granjeiros de Girua , sont de grands exploitants puisque, lors de l'année agricole 69-70, chacun a cultivé, en moyenne, au moins 342 hectares. On ne trouve plus de fermier cultivant moins de 50 hectares en 1970. Par contre, 6 d'entre eux ont planté plus de 500 hectares.

L'échantillonnage montre la répartition suivante des superficies cultivées :

de 50	100 ha	: 16,6 ‰
51	à 200 ha	: 16,6 ‰
201	à 300 ha	: 23,3 ‰
301	à 400 ha	: 20 ‰
401	à 500 ha	: 3,3 ‰
Plus de :	500 ha	: 20 ‰

Les travaux agricoles de ces fermes sont entièrement faits à la machine. Actuellement, on compte en moyenne, 3,6 tracteurs et 1,7 moisonneuses-batteuses automotrices par exploitation ; ce qui donne 1 tracteur pour 93 hectares cultivés et 1 automotrice pour 200 hectares cultivés. C'est certes, encore insuffisant, mais, pour des agriculteurs qui ont débuté avec presque rien 14 années auparavant, ces chiffres donnent la mesure de la rapidité de l'évolution.

Donc, ces fermiers se sont agrandis et ont suffisamment investi dans leurs établissements au point d'avoir maintenant un capital d'exploitation qui dépasse, en moyenne, 120.000 Nouveaux Cruzeiros (soit environ 160.000 francs).

Parallèlement, deux résultats des enquêtes montrent bien que ces fermiers ont abandonné les systèmes de culture "extractifs". En effet, respectivement 93,3% et 80 % d'entre eux ont régulièrement recours à la fertilisation chimique et au chaulage. Si l'on ajoute que la majorité des agriculteurs de Girua ont coutume de lutter contre l'érosion en labourant et plantant selon les courbes de niveaux, on peut conclure que les nouveaux exploitants du campo se soucient désormais de la conservation des sols.

D'autre part, ils ne sont plus des monoculteurs car 96 % d'entre eux cultivent maintenant le soja en rotation avec le blé. Les plantes d'été -soja et maïs surtout- donnent d'ailleurs, et de loin, les rendements financiers les plus élevés des fermes du plateau rio-grandense.

Enfin, une association des cultures et de l'élevage semble se dessiner. En effet, si 40 % des agriculteurs déclarent ne pas faire d'élevage ou limiter son importance à la consommation familiale, plus de la moitié (56,6 %) élève des bovins à des fins commerciales. Pour ces granjeirons, l'élevage n'est pas une activité récente, puisque les 3/4 d'entre eux s'y adonnent depuis 15 ans (à très petite échelle vraisemblablement). La nouveauté nous paraît résider dans le fait que, lorsqu'ils font de l'élevage à viande, ces fermiers n'utilisent les pâtures naturelles exclusivement que dans 30 % des cas. Les autres, ou bien cherchent à compléter les insuffisance du couvert végétal du campo en cultivant quelques hectares de pâtures plantées (41 %), ou bien n'élèvent qu'en prairies artificielles (23,5%) ou bien encore lâchent le bétail dans les chaumes (6 %).

Ainsi, les anciens polyculteurs de forêt que sont les grands fermiers actuels du campo ne sont pas loin de parfaire, en moins de deux décennies, une mutation totale puisque, après avoir changé de terroir, ils ont complètement transformé leurs systèmes cultureux traditionnels, et ne sont pas éloignés de reprendre, sur des bases nouvelles, l'activité traditionnelle du campo : l'élevage extensif.

#### Quatrième thème : degré d'implantation actuel :

En apparence, la situation économique de ces granjeiros n'est pas encore très solide, car 63,3 % d'entre eux louent encore des terres de culture et 96 % ont encore recours au crédit bancaire. Les enquêtes nous ont convaincus, par ailleurs, que ces crédits ne sont pas toujours bien employés et qu'une partie est assez souvent déviée de la ferme.

Cependant, les mutations notées pour les systèmes de culture semblent se vérifier déjà en d'autres domaines au point qu'il serait erroné de dire, en 1970, que les granjeiros sont des exploitants parfaitement instables.

Ainsi, afin de mesurer le degré d'implantation de ces fermiers, nous leur avons demandé s'ils avaient acheté des biens immobiliers depuis leur début dans l'agriculture da campo : 85 % ont répondu par l'affirmative. Ces biens, ils les ont acquis surtout dans le municipe de Girã et, si 44 % d'entre eux ont investi à la ville, tous, sans exception, ont aussi acheté des terres. Le tableau ci-dessous montre que ces achats ne sont nullement négligeables :

Moins de 50 hectares .....	3,3 %
50 à 100 hectares .....	0
101 à 200 hectares .....	40 %
201 à 300 hectares .....	13,3 %
301 à 400 hectares .....	13 %
401 à 500 hectares .....	6 %
Plus de 500 hectares .....	16 %

Et comme certains d'entre eux auraient pu envisager un retour dans les terres forestières qui jouissent toujours d'une réputation de fertilité supérieure à celles du campo, nous avons demandé à ces granjeiros de préciser la nature des terres achetées : tous ont acheté des terres de campo ; 20 % y ont ajouté quelques hectares de terres de forêt.

Ce sont là des signes d'implantation certains. Il convient cependant de ne pas les exagérer, car ces fermiers ne sont pas non plus de vrais paysans. L'habitat de la ferme prouve assez bien que, jusqu'ici, on ne s'est guère soucié d'installation définitive ; en effet, à peine un quart des maisons y sont construites de briques : d'autre part, 90 % des galpões sont encore en bois.

L'absentéisme, pour sa part, est encore prononcé puisque 56 % des fermiers n'habitent pas au siège de leur exploitation ! Mais, sauf deux cas de granjeiros qui habitent à Santa Rosa, ville coloniale située à environ 30 kilomètres de Giruá, tous habitent dans cette dernière ville.

Il s'agit donc d'un absentéisme très relatif qui se rapprocherait plus de celui des fermiers américains de la prairie que de celui des grands propriétaires éleveurs du Nordeste, qui, abandonnant leur fazenda d'élevage au vaqueiro, préfèrent le confort des grandes capitales à la rusticité de la vie dans le sertao.

D'ailleurs, 43 % seulement des granjeiros ont installé des "capatazes", c'est-à-dire des gérants, dans leur ferme. Les enquêtes montrent que, avec ou sans capataz, la plupart des fermiers rendent visite quotidiennement à leur ferme.

Il convenait aussi de connaître les projets de ces fermiers. Ce fut l'objet de la seule question aux réponses parfaitement libres que nous ayons posée. Les réponses sont non seulement nombreuses (85 % ont l'intention d'introduire des nouveautés dans leur exploitation), mais aussi très éloquentes. On trouvera en annexe la teneur de ces réponses et leur fréquence. Il est remarquable que les projets des fermiers ne constituent rien moins qu'un exposé à peu près parfait de ce qu'il conviendrait de faire pour hisser cette région du plateau rio-grandense au niveau des plus florissantes exploitations des grandes prairies américaines :

Quant à la distribution et à la fréquence de ces réponses, on notera plus particulièrement que :

- La majorité a plus d'un projet d'amélioration
- Les nouveautés les plus signalées concernent l'amélioration des constructions et l'accroissement ou la modernisation du parc à machines.
- La correction, l'amendement des sols et le reboisement sont dans l'esprit d'un quart des fermiers.
- 1/5 d'entre eux pensent à associer plus étroitement un élevage de qualité aux cultures.

Ce sont là assurément des projets qui visent à une implantation définitive. Au contraire, la recherche d'un rapide enrichissement (simple accroissement de la superficie cultivée, augmentation des rendements physiques, obtention de plus de crédits officiels) ne semble nullement constituer le souci fondamental de ces hommes.

Enfin, il convenait de savoir comment ces fermiers voyaient l'avenir de leur région. Nous voulions aussi savoir comment ils se situeraient eux-mêmes dans cette évolution décidément très rapide. Les alternatives proposées offraient diverses options qui n'étaient autres que des degrés entre la tradition pure d'élevage extensif et l'innovation totale sous la forme de l'association d'une agriculture mécanisée et moderne à un élevage aux techniques renouvelées.

Les résultats sont intéressants car ils montrent que tous refusent l'hypothèse d'un simple retour à la tradition d'élevage. Aucun ne se prononce nettement en faveur d'un développement exclusif en prairies artificielles. Par contre, 30 % prônent le développement exclusif de l'agriculture mécanisée ; 53 % considèrent que l'idéal consisterait à associer agriculture et élevage ; 13 % enfin, ont mal combiné leurs réponses qui, cependant, tournent toujours autour d'une association entre un élevage en prairies artificielles et l'agriculture mécanisée.

Ces réponses nous semblent faire assez bien le point de l'évolution actuelle et de l'avenir immédiat de cette région du campo rio-grandense.

Au contraire de Giruá, l'agriculture de campo dans le municípe de São Luiz Gonzaga est surtout le fait de granjeiros migrants ( les 2/3 ) venus de municípes parfois fort distants (Bagé, par exemple) où ils avaient déjà fait l'expérience de la grande culture mécanisée. Ils sont partis de leurs terres d'origine afin de trouver dans l'ouest gaúcho des "terres neuves" moins exigeantes en engrais et en chaux.

C'est donc à une solution de facilité que ces agriculteurs ont succombé en partie. En somme, ils représentent encore un type pionnier qui a tendance à disparaître à Giruá .

En effet, s'ils sont encore surtout d'origine coloniale, comme leurs homologues de Giruá , ces hommes ont débuté plus modestement car 53 % d'entre eux ont cultivé, à leurs débuts, moins de 50 hectares de terre de campo. Leurs premières tentatives ont été aussi plus aventurées puisque les 3/4 déclarent qu'ils n'avaient alors qu'une connaissance très réduite (observation personnelle seulement) de la rentabilité d'une granja. Par contre, ils ont appris plus tôt, dans les municipes orientaux dont ils sont originaires, à cultiver le soja en rotation avec le blé et à engraisser du bétail (73 % actuellement).

Mais, par ailleurs, ces granjeiros sont allés moins loin dans l'innovation que les autochtones de Giruá . Par exemple, la moitié à peine a recours au chaulage actuellement. La mécanisation de leurs exploitations est moins poussée (1 tracteur pour 117 hectares et 1 automotrice pour 248 hectares).

Ils cultivent aussi moins de terres (298 ha en moyenne).

Quant à l'instabilité de ces granjeiros, elle se note à une série de résultats du questionnaire :

- 53 % seulement se sont rendus propriétaires de terres ou de maisons à Sao Luiz Gonzaga même.
- 20 % d'entre eux possèdent une maison de briques au siège de leur granja.
- Les 2/3 sont absenteistes.
- 20 %, enfin ont l'intention d'introduire des nouveautés dans leur exploitation.

Il est cependant révélateur que plus des 3/4 ont l'intention d'associer plus étroitement l'agriculture et l'élevage.

Ce ne sont là que les traits caractéristiques d'une région de campo où l'agriculture est restée encore un peu pionnière. Il semble, cependant, que ces résultats soient suffisants pour permettre une conclusion générale sur les modalités et les résultats actuels de l'entrée des agriculteurs dans le domaine traditionnel des éleveurs gatchos.

## DISCUSSION

GALLAIS : L'exposé commence en soulignant qu'au Brésil, l'éleveur n'est pas un nomade sans terre. Pourtant, le Ceara, au début de la période coloniale, présentait une situation comparable à la situation présente en Afrique. Un front opposait deux groupes antagonistes : les colonisateurs portugais face au monde indien. Il ne s'agissait pas seulement d'un antagonisme éleveurs-agriculteurs puisque les uns et les autres associaient l'élevage à l'agriculture, mais avec une différence dans les structures foncières et l'articulation de l'espace : un espace "fermé", portugais s'opposait à l'espace tribal indien "ouvert". Entre eux, un front marquait le contact. Ce front était soumis à des décrochements, en rapport avec la sécheresse.

Des années sèches provoquaient l'abandon de l'avant-garde portugaise, ne disposant ni de réserves suffisantes, ni de sources hydrauliques épuisées. Lors des années plus humides, l'espace indien reculait. Il y avait donc un parallélisme dans la chronologie des sécheresses et le dynamisme du front.

En Afrique, on ne dispose pas de documents pour reconstituer la chronologie des sécheresses sur plusieurs siècles, comme au Brésil. D'autre part, l'espace africain est beaucoup plus lourd ; il y a un facteur d'inertie qui joue en gênant la mobilité du front. Mais il faut souligner là aussi la grande importance des années de sécheresse pour étudier le contrat éleveurs-agriculteurs.

TUBLANA : Au Tchad et au Soudan, on observe une mobilité des éleveurs qui descendent dans les régions agricoles pendant les années sèches. Autrement, ils entrent très peu en contact avec les agriculteurs en dehors des marchés, mais en année sèche, ils descendent régulièrement avec leurs animaux.

Les femmes des éleveurs vont alors travailler dans les champs de mil pour gagner un peu d'argent.

Il faut insister sur une différence avec le Brésil : en Afrique, il n'existe pas de propriété du sol, ni pour les nomades, ni pour les agriculteurs, mais des droits d'usage.

Les éleveurs ont des droits sur les puits, mais pas de propriété de la terre? Les cultivateurs ont le droit de cultiver le sol pour y faire leurs récoltes, mais la terre appartient à une communauté/<sup>plus</sup>large, par exemple le village. Elevage et Agriculture se disposent en Afrique selon des domaines bien délimités par les conditions climatiques (les pluies). On n'observe pas d'imbrication entre les deux domaines comme au Brésil.

MOEBIG : An Brésil, le rôle de l'Etat est un fait ancien et général à l'ensemble de l'Amérique latine. La géographie des zones d'élevage et d'agriculture dépend des crédits bancaires et non des isolotés.

Ainsi, une zone de plantations de cacao peut s'arrêter brutalement sur une zone dévolue à l'élevage alors que les conditions physiques ne changent pas. La limite dépend de l'ouverture des crédits par la Banque du Brésil, généreuse pour les éleveurs. Si l'affectation de crédits se maintient, la zone du cacao recule à nouveau devant l'élevage. Dans le Goias, on a "parachuté" littéralement des agriculteurs dans les clairières de la grande forêt ; ils ont commencé aussitôt à défricher.

MEILLASSOUX: Dans la région de Barana(?) entre les vallées du Sénégal et du Niger, dans une zone où les pluies atteignent 400 mm, on observe une coopération permanente entre agriculteurs et éleveurs. Les éleveurs vont travailler chez les agriculteurs, et en plus, y effectuent des échanges. Il n'existe pas de grands marchés, les contacts se font au niveau familial, et sont empreints d'une certaine intimité. Les éleveurs s'installent vraiment chez les agriculteurs et s'y ravitaillent pour la nomadisation. Il est probable qu'autrefois, les agriculteurs vivaient plus au nord qu'aujourd'hui.

BONNET-DUPEYRON: C'est vrai. A un moment donné, les populations noires, ancêtres des Soninké, occupaient le sud du Tagant. Maintenant, il n'y a plus que des Maures éleveurs. Des suintements d'eau étaient connus par les anciens cultivateurs, car on retrouve des ruines de villages aux environs.

En ce qui concerne les fluctuations du contact éleveurs-agriculteurs, il faut préciser de quel élevage il s'agit. Au Brésil, il n'y a que l'élevage bovin. En Afrique, on a, en plus, l'élevage camelin et celui des petits ruminants.

Leurs zones de nomadisation ne sont pas les mêmes, même si elles marquent des interpénétrations très fréquentes.

D'autre part, les sociétés évoluent. Un groupe d'éleveurs Maures ou Touaregs est constitué par les éleveurs, les "Blancs", et les esclaves ou affranchis. On observe maintenant une dissociation interne de ces sociétés. L'affranchi cultive à son propre compte et acquiert des têtes de bétail. L'éleveur traditionnel privé de sa source normale après le départ des affranchis, est contraint de cultiver lui-même. Parfois, il conserve quelques serviteurs, ou entre dans le commerce, contraint de monnayer son bétail pour acquérir des céréales.

PELISSIER : Il faut se garder d'une confusion des échelles pour les périodes de sécheresse et distinguer le dessèchement noté depuis l'époque historique et des accidents à l'échelle humaine. Il se produit en Afrique un renversement de situation depuis 30 ans, marqué par une expansion agricole qui efface les aléas climatiques. Les agriculteurs manifestent une supériorité politique et économique sur les éleveurs. L'espace agricole grignote partout l'espace des éleveurs en Afrique ; c'est une tendance générale.

BERNUS : Effectivement, à la suite d'années favorables au Niger, les agriculteurs avancent vers le Nord, où ils rencontrent les éleveurs. Ainsi se forme une zone très densément peuplée. Le gouvernement du Niger délimite par une loi une zone où il est interdit de cultiver à l'est du territoire. En fait, cette limite, pourtant précise, n'est pas respectée.

PELISSIER : En Afrique, les rapports entre agriculteurs et éleveurs ne sont pas toujours de compétition, mais de complémentarité entre sociétés paysannes. Est-ce aussi le cas en Amérique Latine ; y observe-t-on une intégration de l'élevage à l'agriculture ? MONBEIG évoquait déjà une forme d'intégration dans sa thèse.

MONBEIG : Les colons étudiés par PEBAYLE veulent faire de l'élevage. Chaque ferme comprend-elle deux secteurs avec ou sans rotation ? S'agit-il d'une association économique ou d'un type "paysan" au sens où nous l'entendons?

- PEBAYLE : La plupart de granjeiros juxtaposent l'élevage et l'agriculture mécanisée. Ils reprennent les aménagements des éleveurs, mais les améliorent un peu.  
Ils adoptent un début de rotation.
- MONBEIG : C'est une nouveauté au Brésil. Est-elle dûe aux conditions climatiques du Rio Grande do Sul, ou bien va-t-elle se généraliser à l'ensemble du Brésil. Mais quelle est la situation au Mexique ?
- REVEL-MOROZ: Au Mexique, le phénomène principal, c'est la réforme agraire. celle-ci voulait s'attaquer aux grandes propriétés des éleveurs, mais comme l'approvisionnement des villes risquait d'être perturbé, on ne l'a pas appliquée.
- PELISSIER : En Amérique latine l'élevage est "payant", pas en Afrique. A cause d'une urbanisation moins avancée.
- BATAILLON : Au Mexique, l'adoption de l'élevage par la masse paysanne est relativement récente. Il y a quatre siècles, les paysans ignoraient tout animal domestiqué. C'est une nouveauté. Ils ne possèdent que quelques têtes de bétail, mais ils ont appris les techniques de l'élevage. L'élevage est une nouveauté en Amérique Latine.
- MONBEIG : C'est un fait qu'il faut rappeler. On risque d'oublier ces vérités simples, mais pourtant fondamentales. Rappelons aussi qu'il n'existe pas de mouche tsé-tsé dans la forêt amazonienne. On peut donc y défricher pour y faire de l'élevage.
-